

**Pourriez-vous vous présenter brièvement ?**

Je suis née le 08/09/1926. J'ai grandi à Merscheid près de Vianden. Mon vrai prénom est Marianne. Toute petite, j'avais l'habitude de dire lorsque quelqu'un s'en allait : « Maia aussi venir ! » Depuis lors, j'étais Maria, et c'est comme ça que tout le monde m'appelle. Mon nom de jeune fille est Meyer, et mon nom actuel Klemmer. Mon père s'appelait Nic Meyer et était originaire de Bivels. Notre mère s'appelait Marguerite Weiler, par la suite Meyer-Weiler, et était originaire de Merscheid, de ma maison natale. Mon frère était l'aîné. Il avait 21 ans lors du recrutement de tous les jeunes hommes. Suivirent alors ma sœur Anna Meyer, ensuite moi et finalement ma sœur cadette Ketty Meyer. Les gens pensaient toujours qu'elle et moi étions jumelles. Nous n'avions que 13-14 mois d'écart. Ils sont tous décédés, je suis la seule toujours en vie.

**Quel âge aviez-vous lorsque la Wehrmacht allemande a envahi le Luxembourg ? Vous souvenez-vous de ce jour ?**

Le matin, notre mère nous a réveillés en disant : « Allez, les enfants, levez-vous, ce monde n'est plus beau, les "boches" sont là. » Nous avons pour habitude de qualifier les Allemands de « boches ». C'était un vendredi. À l'époque, il y avait encore plus de services religieux que nous avons l'habitude d'en fréquenter. J'ai eu un malaise durant la messe en raison du bruit que faisaient les Allemands. Les villages en étaient remplis. Personne ne pouvait s'imaginer ce qui allait se passer.

**Quel impact l'occupation allemande a-t-elle eu concrètement sur votre quotidien et celui de votre famille ? À l'école, par exemple ?**

À l'école, il n'y a pas eu de changements majeurs. À l'époque, nous avons déjà l'habitude de parler beaucoup allemand à l'école. Pendant la guerre, nous n'avions pas le droit de parler français. Nous avons une cousine de Versailles qui venait nous voir régulièrement. C'est grâce à elle que nous avons appris à parler français, et nous avons toujours aimé apprendre cette langue.

**Le 30 août 1942, l'enrôlement de force a été décrété au Luxembourg. Vous souvenez-vous de ce jour ?**

Oui, cela a été une journée terrible. C'est à compter de cette date que l'on a caché les jeunes hommes. Il faut saluer encore aujourd'hui le courage de ces personnes qui cachaient les jeunes hommes au péril de leur vie. Au début, on pensait encore pouvoir les laisser partir, mais s'ils se retrouvaient réellement dans la Wehrmacht en plein sous les tirs, ils n'y retourneraient plus.

**Des membres de votre famille ont-ils également dû intégrer la Wehrmacht ?**

Oui, j'étais encore jeune à l'époque. Mon mari en a également fait partie. Tous les jeunes hommes ayant l'âge adéquat ont été forcés de partir.

**Votre frère aussi ?**

Oui, lui aussi. Il était dans un village voisin chez un agriculteur. Aujourd'hui encore, je ne remercierai jamais assez ces gens pour tout ce qu'ils ont fait pour autrui au péril de leur vie.

**Cela signifie-t-il qu'ils ont caché votre frère ?**

Oui. Mais il a également été caché auprès de la famille du mari de ma sœur aînée. Elle s'était mariée à Weiler près de Putscheid.

**Pouvez-vous nous raconter comment vous avez appris que vous alliez être déplacés ?**

Cela nous restait en permanence dans un coin de la tête. Les enfants y pensaient peut-être moins. Je n'étais plus vraiment une enfant, mais une adolescente. Mais nos parents étaient inquiets. Ils pensaient qu'un déplacement leur ferait tout perdre. Personne ne savait s'il resterait quelque chose au retour. Ils avaient travaillé dur toute leur vie, et voilà qu'ils ne retrouveraient peut-être plus rien à leur retour. Ils le faisaient aussi pour les jeunes hommes, afin qu'ils puissent rentrer chez eux. Si les jeunes gens ne retournaient plus à la guerre et se cachaient, il était évident que l'on serait déplacé. Il fallait s'y attendre.

**Votre père a encore essayé de vous placer vous et votre sœur dans des fermes ?**

Il nous avait trouvé ces places au préalable. J'étais à Bourscheid-Moulin, ma sœur dans la ferme de mon oncle. Ils pensaient que nous pourrions peut-être rester chez nous. Mais il ne fallait même pas y songer.

**Lorsque vous avez été déplacés, vous vous trouviez à la ferme et vos parents à la maison. Vous avez alors tous été rassemblés à Hollerich. C'est donc là que vous avez revu vos parents ?**

Oui, j'ai été la dernière à les retrouver. J'ai pleuré en cours de route, parce que j'avais peur de ne pas tomber sur eux à Luxembourg-Ville. Mais tout compte fait, nous avons été réunis.

**Cela signifie-t-il que vous vous êtes tous retrouvés à Hollerich ?**

Oui, et de là, nous avons été déplacés en Allemagne. Direction la Silésie.

**Et dans quelle localité étiez-vous ?**

À Wartha. Un joli village avec une belle église, dans laquelle nos hommes ont créé une chorale. Celle-ci comptait également des femmes. Dans cette église, nous, les Luxembourgeois, pouvions célébrer une messe quand bon nous semblait. Pendant la guerre, les gens priaient davantage qu'aujourd'hui. Actuellement, cette ferveur s'est un peu perdue. À l'époque, c'est tout ce que nous avions. La moindre prière nous donnait l'espoir que les choses allaient s'arranger.

**Pendant combien de temps avez-vous été déplacés ?**

Je pense que nous sommes restés là-bas 22 mois. J'avais atterri auprès d'une famille agréable. Ils avaient quatre filles et prenaient bien soin de moi. Lorsqu'ils avaient de la visite, la femme me présentait comme « sa 5<sup>e</sup> fille ». C'étaient de bonnes personnes, mais elle ne s'entendait pas bien avec son mari. Il était un peu bizarre. Il partait toujours chercher des provisions, mais gardait tout pour lui.

**Quel type de travail avez-vous dû effectuer durant la période de déplacement ?**

Au début, nous faisons des travaux de ménage à domicile. Ensuite, nous devons creuser des fosses afin que les Russes y tombent avec leurs chars, au cas où ils se pointeraient. Ma sœur cadette y participait également. Elle devait couper des branches d'arbres pour camoufler les fosses. Mais les Russes n'étaient pas bêtes à ce point. Ils ne sont pas tombés dans les pièges. Nous aussi, les femmes, devons travailler à la pelle. Mme Mines, à l'égard de laquelle le surveillant de notre camp était plutôt bien intentionné, ne soulevait que peu de terre sur la pointe de sa pelle. « Madame Mines, ne feriez-vous pas mieux de vous servir d'une cuillère à café ? », lui disait-il alors. Il lui voulait encore du bien. Il s'agissait de gens fortunés. Je crois qu'ils possédaient des mines de cuivre.

**À quoi ressemblait l'endroit où vous étiez hébergée pendant le déplacement ?**

C'était un dépôt de marchandises, de la taille de notre maison de retraite. Un grand immeuble qui nous servait de camp. Ces camps étaient nombreux en Allemagne.

**Vous y viviez chez une famille ?**

Oui, certains avaient été chanceux, d'autres non. Ma sœur cadette n'a pas eu de chance. Elle était dans une famille on ne peut plus nazie. Elle pleurait souvent, parce qu'elle n'y était pas bien traitée.

**Qu'en était-il de l'approvisionnement en vivres durant le déplacement ? Aviez-vous toujours suffisamment de quoi vous nourrir ?**

Nous recevions de nombreux colis de notre pays. Mais ils étaient tous ouverts et fouillés. S'ils contenaient du jambon ou des vivres similaires, ils ne parvenaient pas jusqu'à nous.

**Aviez-vous suffisamment à manger ou souffriez-vous parfois de la faim ?**

Nous avions suffisamment à manger, mais la nourriture allemande... Ils n'avaient pas beaucoup eux-mêmes, alors que vouliez-vous qu'ils nous donnent ?

**Votre père a une fois été autorisé à rentrer chez lui pour 3 jours. Pourquoi ?**

Nous avons reçu une lettre que le surveillant du camp a lue avant de nous la remettre : « En cas de décès de votre mère, je dois vous laisser partir. » Mais nous ne lui avons pas dit qu'il s'agissait de la belle-sœur. Sinon, il n'aurait pas eu le droit de rentrer à la maison.

**Ainsi, il a eu le droit de rentrer chez lui parce que le surveillant du camp pensait que sa mère était décédée ?**

Oui. Une journée pour l'aller, une journée pour les funérailles et une journée pour le retour.

**Vous, vos parents et vos frère et sœurs étiez-vous dans le même camp en Silésie ?**

Nous étions dans le camp, mais notre père était déjà dans une autre localité un peu plus éloignée. Il devait travailler dans une usine. Il y avait rencontré 3 dames plus âgées, avec lesquelles il s'entendait bien et jouait parfois aux cartes. Autrement, nous lui aurions certainement manqué. Alors que nous travaillions dans les fosses, ma mère, qui n'avait peur de rien, a une fois ouvert un parapluie lorsqu'il s'est mis à pleuvoir. « Fermez ce truc, cela n'a rien de soldatesque ! », lui a dit notre supérieur. Elle a donc dû fermer le parapluie et marcher sous la pluie. Ce sont des individus comme lui, inaptes au combat, qui étaient chargés de nous surveiller. Nous l'avons toujours appelé « Hans l'idiot ».

**Ainsi, vous étiez menés sévèrement à la baguette ?**

Oui, mais les conditions étaient toujours meilleures que pour les nombreuses personnes qui avaient abouti dans les camps de concentration.

**Pouvez-vous nous décrire votre quotidien personnel ? Vous vous levez le matin, et comment se déroulait ensuite votre journée ?**

Au début, lorsque j'étais logée chez Mme Mandel, je ne devais pas courir bien loin pour aller travailler comme aide au magasin et parfois aussi dans le ménage. C'était une gentille femme. Elle ne s'entendait pas très bien avec son mari. Il me posait tout le temps des questions, parce qu'il ne comprenait rien à ce déplacement. Mais je ne lui racontais rien. Il était inutile qu'il sache tout.

**Aviez-vous également du temps libre ou deviez-vous travailler en permanence ?**

Au « Rosenkranzberg », il y avait trois endroits avec des croix, où nous allions souvent nous promener. Nous y visitions également des chapelles. C'était les dimanches. Nous ne pouvions pas nous plaindre, parce qu'ils ne nous torturaient pas. Contrairement à ceux qui avaient atterri dans les camps de concentration. Et cette Mme Mandel était vraiment gentille. Un jour, elle avait une telle envie de café qu'elle m'a priée d'aller voir ma mère au camp pour ne ramener ne fût-ce qu'un grain de café. Mais cela ne lui aurait pas servi à grand-chose. Ma mère lui a donc donné suffisamment de café pour se préparer une cafetière entière. En contrepartie, je recevais alors également parfois quelque chose qu'elle avait au magasin, comme du chou ou de la salade, ce dont nous étions évidemment privés.

**Vous écoutiez également la radio en cachette.**

Oui, en cachette. Personne ne devait le savoir. Il s'agissait des jeunes hommes. Si quelqu'un l'avait su...

**Qu'écoutiez-vous au fait ?**

L'actualité du monde. Les nouvelles de la guerre, etc. Et ce qui se passait au Luxembourg, je pense.

**Avez-vous appris durant le déplacement que le Luxembourg avait été libéré entretemps ?**

Oui, nous étions au courant. Nous écoutions également la Grande-Duchesse en cachette. « Léif Lëtzebuenger », disait-elle, quand elle s'adressait à nous. Elle nous rapportait les événements particuliers. Beaucoup disaient qu'elle avait bien parlé, mais nous avons appris par après qu'elle intercédait en notre faveur. Mais personne ne connaissait le petit Grand-Duché. C'est par elle que les gens en ont entendu parler.

**La foi a-t-elle joué un rôle important durant la guerre et le déplacement ?**

Oui. Si les gens n'avaient pas pu prier, ils n'auraient pas pu continuer à exister. C'était la prière qui leur prodiguait le plus de réconfort et d'espoir. Les temps ne pouvaient que s'améliorer. Il était impossible que cette situation persiste.

**Pouvez-vous nous raconter de quelle manière vous avez été libérés par la suite ?**

Cela a été une joie indescriptible dans le camp. On hésitait encore à y croire.

**Comment les Russes sont-ils arrivés ? Avec des chars ?**

Oui. Avec toute sorte d'équipement. Nous sommes restés plutôt discrets. Ils nous faisaient peur. Tous ceux qui avaient quelque chose à se reprocher, les véritables nazis, ont pris la poudre d'escampette. Ils savaient qu'ils allaient passer un sale quart d'heure.

**Il en a été de même du surveillant du camp ?**

Oui. Il n'arrêtait pas de nous dire : « Ne croyez surtout pas que vous allez retrouver un jour votre maison si les Russes devaient s'amener. » Si les Russes arrivent, vous serez alignés contre le mur, une balle dans la nuque, et terminé. » Nous craignions de ne jamais pouvoir retourner chez nous. Dès l'arrivée des premiers Russes, il est allé dans la forêt avec son fils de 10 ans et son chien et a fusillé d'abord son fils, ensuite le chien et finalement sa femme avant de se tuer lui-même. Il en était fini de ses commandos. Mais nous étions toujours là. Nous avons parmi nous une famille, dont les parents étaient déjà plus âgés. Un soir, un Russe est descendu auprès de la fille et lui avait déjà déchiré le pyjama. Les parents âgés ont dû assister à la scène. Ils étaient assis sur leurs lits superposés et pleuraient et priaient. Notre mère a voulu intervenir, mais il a tout de suite dirigé son arme sur elle.

**Que s'est-il passé lorsque les Russes sont arrivés ?**

Cela ne s'est pas passé si vite. Tous ces camps et les camps de concentration. Lorsque nous avons été vraiment libres, nous avons rassemblé plusieurs personnes, dont des Français et des Anglais qui avaient eux aussi été enfermés, et avons joué de la musique. Les Français étaient de très bons danseurs. Lorsque nous sommes rentrés à la maison, la jeunesse a organisé une soirée dansante. Un de nos cousins nous a demandé où nous avons appris à danser la valse de cette façon. « Je croyais que vous aviez été déplacés. Où avez-vous donc appris à danser aussi bien ? » Nous l'avions appris des Français. La valse lente et le tango. Après un certain temps, les personnes déplacées ont pu rentrer chez elles. Tous les efforts avaient été faits dans ce sens.

**Cela a donc été organisé depuis le Luxembourg ?**

Oui.

**Comment le voyage de retour s'est-il déroulé ?**

Cela ne s'est pas fait en une seule étape. Nous nous sommes arrêtés à plusieurs reprises, p. ex. à Spire et à Breslau. Durant un certain temps, il n'y avait ni trains ni autre chose. Ma sœur aînée était partie avant moi, et je suis restée seule. À Breslau, j'ai finalement réussi à avoir une correspondance vers le Luxembourg.

**Et chez vous, avez-vous également retrouvé votre frère ?**

Étant donné qu'il ne possédait plus de chevaux, il s'est amené sur un attelage de bœufs.

**Pouvez-vous nous décrire le moment où vous vous êtes tous retrouvés, vos parents, vous-même et vos frère et sœurs ?**

Nous avons du mal à y croire. Notre tante avait préparé un véritable festin avec un bon rôti, et nous avons enfin pu nous régaler à nouveau.

**Dans quel état se trouvait votre maison ? Était-elle fort endommagée ?**

Notre maison n'était pas aussi endommagée que celle de notre tante, mais lorsqu'on regarde les photos de cette époque, elle était dans un piteux état. Toujours est-il que nous pouvions encore y habiter. Mais il y avait beaucoup à réparer.

**Les villageois se sont-ils aidés mutuellement ?**

Oui, les gens s'aidaient mutuellement, mais chacun devait aussi pourvoir à ses propres besoins. Dans certains villages, les dégâts n'étaient pas si importants, d'autres étaient complètement en ruines. Surtout dans l'Ösling.